

CHAPITRE 38

LE DÉSERT... LA RUINE... MA MÈRE TOMBE GRAVEMENT MALADE...

... Bien sur, tout Genève fut informé de mon infortune, grâce à la plume coupable de certains vautours «journaloux».

Non pas que mon nom ait été mentionné mais la description était suffisamment éloquente pour que l'on me reconnaisse sans effort. C'est à peine si l'adresse n'y figurait pas.

Ainsi, avais-je perdu la quasi-totalité de ma clientèle si durement et chèrement acquise... mais tout le monde s'en foutait.

Je n'avais plus qu'à crever dans une solitude sans pareille.

C'était extrêmement difficile, d'autant que personne ne m'était venu en aide... la plupart de mes «relations» ayant fait silence radio et la sourde oreille...

Plus personne ne se souvenait de moi et je ne pouvais m'adresser à quiconque.

J'ai bien cru que j'allais perdre la raison... j'ai même songé au suicide alors...

... la seule qui était là – d'une certaine manière – était Ania, ma prof de chant. Je lui téléphonais souvent. Elle me soutenait, m'écoutait, me conseillait, surtout me rassurait sur mes qualités de chanteur et l'avenir certain que ma voix me réserverait, si je continuais dans cette voie.

Le soutien d'Ania me sauva la vie...

Une fois de plus je dois ma troisième vie à une femme...

Si toutes celles-ci pouvaient être aussi bien qu'Ania, Sussu, Arielle, ou Philomène, mon Amie... le monde tournerait beaucoup plus rondement...

* * *

J'ai donc continué avec mes zéros à deux patients par semaine... mes trois cours de chant hebdomadaires.

J'ai cessé de pouvoir payer ma villa.

Il s'ensuivit une déchéance matérielle annoncée.

L'Office des poursuites et faillites s'est mis de la partie.

Après cinq ans de vie végétative, ma maison fut saisie et mise aux enchères.

Un de mes rares amis d'alors était mon estimé confrère le **Docteur Indermühle**. Ce chirurgien orthopédiste me cédait de temps à autre quelques assistances opératoires ce qui m'avait permis de survivre. Il était vraiment compatissant...

Malgré son incontestable talent et son indéniable honnêteté, l'AMG le traqua et le poussa à la dépression. Il finit par abandonner définitivement son métier pour s'exiler en France. Là-bas, il s'occupe de sa famille et de ses chevaux...

C'est un homme enfin libre...

Je devenais de plus en plus agressif et sauvage.

Je ne supportais plus personne... et plus personne ne semblait me supporter...

On ne voulait de moi nulle part...

Je tentai de faire quelques remplacements, de m'expatrier pour travailler autre part... sans succès... la Suisse est un très... trop petit pays...

Je déprimais... j'étais vraiment seul cette fois.

Plus grave, je me fragilisais et perdais pied.

* * *

Je voyais de temps en temps ma mère.

Elle me recevait chez elle et me faisait à manger. Quelle excellente cuisinière!

C'était une relative bonne période dans nos rapports... nous semblions nous être retrouvés autour de ma mésaventure judiciaire.

Un jour cependant, elle m'appela au téléphone. Elle était en larmes. **C'était la première fois qu'elle pleurait** en ma « présence ». Elle me fit beaucoup de peine.

Elle m'annonça qu'elle avait un cancer du pancréas, très mauvaise tumeur au sombre pronostic. Elle devait être hospitalisée à l'hôpital cantonal.

Aussitôt j'ai tout quitté et suis allé lui rendre visite.

Au début je la voyais tous les jours... puis tous les deux jours.

En effet, elle n'avait cessé de critiquer mon option pour le chant. De plus, chaque fois que je la voyais, j'avais cette boule dans le ventre... j'étais angoissé. Nous n'arrivions pas à nous supporter plus d'une à deux heures par semaine. Alors une visite journalière, même d'une heure, me posait un réel problème... j'ai tout de même décidé de surmonter la difficulté, sa situation le justifiant.

Arielle m'avait fortement suggéré, en son temps, de régler mes problèmes avec elle... avant qu'elle ne... s'en aille pour toujours...

J'avais décidé d'abonder dans cette voie et de régler une fois pour toutes notre « ardoise ».

Mais ce n'était pas si simple... elle avait de nombreux mécanismes de défense... moi aussi, probablement...

J'aurais tellement aimé échanger avec cette femme intelligente très capable de comprendre beaucoup de choses et par-dessus tout la souffrance. Pourtant, nous n'avons cessé de vivre en parallèle sans jamais nous croiser et prendre le temps de nous connaître. Ce fut mon plus grand échec... le sien aussi... assurément.

J'avais l'impression que nous vivions chacun dans une tour distante d'un jet de pierre et à portée d'E-liane.

De la fenêtre de nos donjons respectifs, nous nous voyions, nous gesticulions... mais tout ceci se faisait «sans son»... nous sentions que nous avions besoin l'un de l'autre... mais nous ne savions pas comment nous porter secours et assistance mutuelle... pour tenter de nous rejoindre.

Lors de mes visites à l'hôpital, ma mère et moi parlions de sa maladie mais évoquions à peine mes problèmes que nous effleurions. Je puis comprendre cela et l'admettais... mais ma solitude était toujours là, tellement plus grande encore, avec elle.

Je suis allé voir le confrère chirurgien qui avait la charge de ma mère.

Elle fut opérée avec succès chirurgical, mais s'agissant d'une tumeur de la tête du pancréas, son pronostic était très mauvais de toute façon.

Inconsciemment, je refusais de me rendre compte de la gravité de la situation. Je me voilais la face et érigeais mes défenses, que j'abaisse dans cet ouvrage, à mes risques et périls. Le résultat s'avère prometteur et me permet de ventiler ma souffrance et de ce fait, j'irai jusqu'au bout de ma démarche.

Tout semblait rentrer dans l'ordre et après une courte période de récupération, ma mère s'en retourna chez elle.

Pour moi elle était guérie...

Quelques mois après son retour, pensant que tout allait au mieux pour elle, je lui avais demandé de l'aide.

Je voulais obtenir qu'elle mette à son nom une série de valeurs que je possédais et qui risquaient, dans un futur immédiat, d'être frappées de saisie.

Elle me répondit négativement avec une telle sécheresse et tant de mépris que cela me blessa profondément. N'ai-je pas fait l'effort de lui rendre visite durant son hospitalisation alors qu'elle n'était jamais venue me voir durant aucun de mes séjours hospitaliers ?

Je l'ai envoyée sèchement sur les roses.

Je trouvais son attitude si injuste que je l'ai traitée de « salope de mère égoïste ».

J'étais terriblement révolté et avais une telle violence en moi. J'étais devenu un animal solitaire au cœur brisé.

Depuis ce jour, nous n'eûmes plus aucun contact.
Dans mon esprit, elle vivait sa vie tranquillement et égoïstement de son côté... et moi la mienne, de façon si possible altruiste.

C'était fini pour toujours entre nous... et toutes mes tentatives de me rapprocher d'elle s'étaient soldées par de cuisants échecs.

* *
*